

RÉVÉLATION

Tout ce que l'on a appris avant dix-huit ans semble désespérément gravé en nous. Adopter de nouveaux comportements est un jeu d'enfant que les adultes ont bien du mal à imiter. Et je n'étais pas le jonc le plus souple sous le vent du voyage et la tempête des cultures. Un brin rigide... et pourtant la Russie m'a changé.

Je n'étais pas parti pour y rester, je la voyais comme un énième voyage, pourtant c'est le seul pays où j'ai eu envie de m'arrêter pour percer la barrière culturelle et linguistique, pour aller beaucoup plus loin.

Dès les premiers pas, l'univers des mots et des mœurs a pris le dessus sur toutes les aventures que j'avais l'habitude de mener à travers les montagnes et les terres sauvages du monde ; à tel point que j'ai même mis du temps à prendre le chemin des merveilles naturelles de cet immense pays, absorbé que j'étais dans les théâtres et les cafés, les *banya* et les cuisines.

Pourquoi la Russie ? J'y suis arrivé à vingt-trois ans, voyageur ne sachant trop où aller, quelques échecs en poche et le temps qui passait. J'en ressors quatre années plus tard avec une personnalité plus sûre, une confiance en moi qui ne se fonde sur aucun acquis concret mais

sur l'expérience d'un pays devenu primordial dans ma vie. Oserais-je affirmer qu'il m'a fait homme ?

Je prends conscience aujourd'hui que j'ai eu une vraie révélation, certes moins exotique que celle de ceux dont la quête de sens aboutit en Inde ou sur les plateaux du Tibet, mais elle n'en fut pas moins intense et sincère ! Ce pays me correspondait comme d'autres personnes se reconnaissent dans les rythmes de l'Afrique noire ou se retrouvent dans la littérature japonaise.

La langue, et ses usages, je m'y suis intéressé de près ; elle est devenue l'une des raisons essentielles de ma présence dans le pays. La littérature, la musique, les conversations au quotidien signifiaient parfois plus que la réalité géographique des lieux et constituent aujourd'hui un monde intérieur que j'ai conquis au fil de ces années dans le but d'en faire un usage strictement personnel, un refuge intellectuel, que j'emporte avec moi.

Quoi qu'il arrive et où que j'aille, elle est en moi, cette Russie du Pacifique, avec ses lieux et ses mots, non comme une enfance mais comme une jeunesse. Car c'est à cet âge qu'on peut enfin choisir son école.

Je suis parti seul, cela va de soi. C'est sur la route que se rejoignent ceux qui veulent la parcourir.

L'Extrême-Orient russe est une région du globe difficile à appréhender, de par son étendue et la banalité « européenne » de certains de ses paysages qui laissent croire qu'il n'y a rien à y faire. Je ne détiens pas la vérité sur la Russie, sur ses maux et sur son génie, sur leur équilibre et leur interdépendance. C'est le temps passé qui donne peu à peu des éléments de compréhension, sans jamais qu'on arrive à formuler une évidence qui tiendrait dans une maxime. Elle est indiscernable, cette Russie ; plus

encore que d'autres cultures, elle est d'un exotisme imperceptible, subtil.

Moi qui aimais les synthèses, la concision, je me suis perdu quatre années dans les méandres d'un pays déroutant, devant lequel je n'ai eu d'autre choix que d'adopter l'indifférence russe envers toute chose et envers soi. Je me suis laissé aller, laissé vivre sans chercher le fin mot. Ce fut une immersion dans les us et coutumes. Ce fut comme une photographie de nuit sur une pellicule argentique, une longue exposition pour capter la lumière, puis la révélation.

Le temps seul imprime en chacun le monde qui l'entoure. Voilà pourquoi j'ai voulu restituer dans ce texte le rythme des saisons et la lenteur des jours, dans l'espoir que l'ensemble suggérera un peu de cette Eurasie slave qu'on ne résume par aucun mot, et que de cette lecture ne resteront que des impressions, des sensations – rien de tangibles surtout. La Russie ne s'explique pas, elle se raconte.

L'être humain est un être irrationnel, je le crois fermement. Les arguments les plus solides ne doivent pas influencer sur nos choix. Il faut sentir en nous ce qu'il est juste de faire, mener sa vie avec une cohérence spirituelle, éviter les dissonances, écouter et accepter sa voie. Cela n'a de rapport avec aucune loi.

Certes, en parlant de révélation, je pourrais aussi bien introduire un livre sur un ashram de l'Inde du Sud. Mais on oublie souvent que la Russie ne s'inclut pas automatiquement dans l'Occident. Ne dit-on pas d'ailleurs parfois que les Russes ont l'âme naïve des Africains ? Il y a un peu de cela. Et les Russes partagent simplement avec d'autres peuples et d'autres cultures le fait de ne pas se résigner à l'occidentalité.

« Neiges et moussons » aurait pu être le sous-titre d'un ouvrage sur les territoires du nord du Japon, une ode aux volcans d'Hokkaido, un pamphlet sur la Corée du Nord, un essai sur les collines sud-coréennes. Mais j'y évoque une ville russe qui est ancrée dans une géographie nord asiatique dont elle partage les saisons, une mer, les paysages et la richesse de ne pas se situer à l'Ouest. C'est déroutant, ce n'est pas « naturel ». Mais est-ce moi, ou bien les Russes s'installent-ils partout avec naturel ?

J'ai toujours échoué à discerner une logique aux agissements de ce peuple, j'ai dit tout et son contraire sur la Russie à chaque nouveau journaliste qui m'interrogeait. Les habitants de ce pays pensent autrement et ne s'efforcent pas de s'en expliquer à leurs voisins. J'étais consterné de mesurer dans mon travail les immenses efforts déployés par la France par rapport à ceux, inexistant, de la Russie pour faire connaître sa vision du monde. C'en était même gênant, cette conversation culturelle unilatérale, notre universalisme face à leur discrétion. Peut-être alors me sens-je plus fort d'être introduit dans une société secrète, d'avoir été initié à une existence qui me comble et qui n'est vendue sur aucun dépliant ?

De France et d'Occident il ne m'a rien manqué, ni la télévision, l'ignorance et la vulgarité qu'elle diffuse par ses canaux, ni une certaine société qui se mire dans ses écrans. Le choix de ses compatriotes à l'étranger se fait parmi un cercle numériquement faible, et une même nationalité n'était pas une raison honnête pour se fréquenter. D'ailleurs, de par mes fonctions, qui me servaient à me raccrocher à quelque chose lorsque je doutais de mes

choix géographico-existentiels, j'avais assez largement affaire à mon pays natal.

Cela doit paraître un tantinet hautain, pourtant c'était une condition nécessaire quoique non suffisante. Il fallait remettre en cause ma culture au quotidien et plonger dans un univers étranger la tête la première, comme ces fous de l'Inde.

Il fait meilleur vivre en Russie qu'on ne le pense : les étés sont chauds, les appartements douillets l'hiver, et le temps peut passer vite sans qu'on fasse grand-chose, pris dans un grand ennui et une douce quiétude simultanément. On peut se laisser aller à une tranquillité surprenante.

Tout comme en linguistique, il n'y a pas de correspondance systématique, pas de traduction des mœurs, pas de dictionnaire de la Russie. Il faut simplement y vivre. S'installer ailleurs est le seul chemin qui mène à la perception de nouvelles sensibilités, à de nouvelles visions et à de nouvelles conclusions. Les longs voyages déforment la jeunesse, la reforment, la modèlent.

La Russie a répondu à des attentes que je ne savais formuler et j'ai tout autant de mal à exprimer ce qui est mieux aujourd'hui mais c'est une certaine délivrance qui m'habite désormais, et je dois beaucoup à ce pays qui m'a en plus épargné ce qu'il sait faire de pire.

J'avais cherché à prendre des notes dès les premiers jours de ma présence à Vladivostok mais j'avais alors vite compris que cette expérience ne pourrait se raconter qu'à l'imparfait, après un temps d'exposition de quelques années, et que je n'imprimerais en moi la Russie qu'au

rythme des saisons, au rythme des neiges et des moussons...

Mais reprenons au commencement. Car je rêvais sans le savoir de l'Extrême-Orient russe lorsque j'étais encore enfant et, sans vouloir paraître trop oriental, il semblerait que c'était écrit...

GÉO-ENFANCE

En revenant de l'école, un jour de mon enfance, un camarade avait prétendu subitement que nous ne marchions pas vraiment car c'était la Terre qui tournait sous nos pas... Autrement dit, dans un repère absolu nous restions immobiles et faisons rouler le globe comme des clowns sur une piste de cirque. La réflexion était devenue pour moi une équation insoluble. Comment notre chère planète faisait-elle pour ne pas se distordre puisque les gens allaient tous dans des directions différentes ? Et quand je commençais à courir ? Le camarade en question ne semblait pas s'être inquiété de cela le moins du monde ; moi si, et ce fut bien là mon malheur.

On passe son enfance à comprendre que ses découvertes – ces idées géniales, accouchées d'une insomnie d'une demi-heure au plus – sont déjà connues et que demain on les retrouvera à la page vingt-trois de son manuel scolaire. J'étais par exemple acquis très tôt au fait que *rien ne se crée, rien ne se perd, tout se transforme*. C'était intuitif et, si je ne l'exprimais pas, je n'ignorais pas que les feuilles se décomposaient pour devenir une terre qui nourrissait une matière vivante ; dans mon esprit, les éléments changeaient de forme et de volume sans que je doutasse de leur équivalence.

Mais la géographie, au même titre que l'histoire, n'est pas innée. Elle nous est imposée. Elle est là. C'est comme les exceptions grammaticales. Il n'y a plus qu'à retenir qu'Estonie, Lettonie et Lituanie se placent dans l'ordre alphabétique du nord au sud. La géographie est mal faite ? Peut-être. D'aucuns diront qu'il y avait largement assez de place dans l'Atlantique pour que l'Angleterre aille se mettre ailleurs qu'en face de la France. Ce n'est pas un modèle mathématique ; tant de configurations de continents, de mers, de pays, de peuples auraient pu remplacer celles que nous connaissons aujourd'hui. La géographie est un fait. Un fait que l'imagination défait.

Telle une langue, on apprend la géographie à l'école, mais on ne la parle vraiment qu'en voyageant. C'est un peu la langue de la Terre. Apprendre cette science, c'est faire des découvertes fabuleuses. C'est trouver sur une carte des noms que l'on connaît (Ah ! c'est là, le Guatemala !). C'est relier dans un système établi des informations éparpillées et distribuées anarchiquement dans l'esprit. La géographie, c'est dire que la Patagonie est en Amérique du Sud et non au Canada, que la baie d'Along est au Vietnam et non au Brésil, que l'île de Pâques est au large du Chili. La géographie, c'est détruire nos géographies, c'est biaiser nos songes, notre imagination, pour imposer une vision du monde.

Alors je dis que c'est une dictature, un système autoritaire où le rêve est interdit. La géographie, ça sert d'abord à désenchanter. On avait tous une représentation. Enfants, nous avons bâti une carte merveilleuse à partir des images du monde à collectionner dans les tablettes de chocolat, inspirée des contes venus de pays lointains qu'on nous lisait cent fois sur nos demandes pressantes et des phrases

précieuses que laissaient tomber au dîner les adultes voyageurs ou fabulateurs.

Lorsque ma mère nous emmenait le mercredi après-midi à la bibliothèque municipale, j'empruntais souvent un livre fantastique, *Les Contes du fleuve Amour*, d'un obscur Dmitri Dmitrievitch Naguichkine. C'étaient des sous-bois luxuriants en été et des forêts enneigées l'hiver, des histoires de princesses, d'ours et de tigres aux prises avec de courageux chasseurs, un monde enchanté. Au fleuve Amour j'ai, au fond de mon enfance, vu mille merveilles. Et j'y ai cru plus longtemps qu'à n'importe quoi d'autre. Pourtant il ne manquait pas de concurrents.

C'était la période où je ne savais rien : l'ignorance totale, le flou géographique, l'anarchie spatiale. À cette époque le Paraguay était frontalier du Zimbabwe et l'Afrique un seul grand pays ; l'Antarctique trônait au pôle Nord. Et ce n'était pas le plus grave ! J'étais certain que le Canada faisait partie des États-Unis, que les samouraïs étaient chinois, que le Pakistan était catholique et je n'ose imaginer où j'aurais placé le Kamtchatka, le Surinam et l'Érythrée, si par hasard on m'en avait touché un mot. Quel beau désordre c'était ! Pour mon plus grand bonheur j'ai récemment reçu la confession suivante de la part d'un Australien : il y a quelques années il avait voulu prendre un billet de train pour Mexico à Madrid...

Après tout, ce n'était pas la télévision qui était là pour nous démentir. Cadrer, c'est déjà occulter tout ce qu'il y a autour. Mais zoomer, c'est carrément s'abstraire de la réalité ! Les opérateurs font toujours le point sur l'authentique, braquent notre regard sur l'objet convoité, on imagine, on fait le vide autour, pas d'anachronisme, on est en voyage. Ne nous parlez surtout pas de cette laide modernité tout autour. On s'est tous mis à zoomer, à

l'image de ses télévisions. On sélectionne ce qui nous comble. On fait abstraction. Que m'aurait-on montré au sujet du fleuve Amour : Dersou Ouzala¹ ? Comme quoi, personne ne veut de la géographie. Quand on la connaît, on la refuse et on la déforme. Parce qu'elle vous étouffe par cette objectivité sans émotion.

J'aimerais retourner en enfance géographique. Appelons cela la géo-enfance. Rien à voir avec le terme universitaire d'*embryogéographie* qui caractérise l'époque de la reconnaissance du monde et des grandes découvertes. La géo-enfance, qu'est-ce donc ? Certainement pas quelque chose de sérieux, juste une période de notre vie, que certaines personnes savent prolonger au-delà de l'enfance.

Il paraît qu'il y en a beaucoup, de ces attardés de la cartographie. C'est formidable, toutes ces aberrations. Heureux les simples d'esprits ! C'est vrai aussi pour la géographie. La seule chose pourtant qui intrigue chez les géo-enfants, c'est que, s'ils voient vraiment la Terre ainsi, ils n'aillent pas courir leurs planisphères intimes. Si j'étais dans leurs univers, je ferais mes bagages sur-le-champ et partirais faire de l'embryogéographie à travers le monde enchanté. Ces gens-là ont tellement plus de raisons de voyager que moi !

Dès les prémices de l'adolescence, le puzzle se remet en place, lentement, à force de révélations extraordinaires telles que : le Canada n'est pas à droite mais à gauche, il faut donc l'échanger avec la Russie. Ou bien on apprend un jour, parce que le cousin de l'oncle en revient et qu'il est invité à manger à la maison, que la capitale du Turk-

1. Ouvrage de Vladimir Arseniev publié en 1921 en Russie (Éditions Payot, Paris, 1939) et film d'Akira Kurosawa sorti en 1975 et primé aux Oscars. (*Toutes les notes sont de l'auteur ou de l'éditeur.*)

ménistan est Achgabat. On devient soudain spécialiste de ce pays improbable dans la cour de l'école (Tu connais la capitale du Turkménistan ? Ah !) tandis que dans notre tête le Mexique trône toujours savoureusement au-dessus de la Chine. Mais bientôt un nouveau bouleversement géostratégique adviendra. Il y a des soirs où l'on grandit d'un coup.

De ces petites remises au point sans importance où le Laos repasse au-dessus de la Thaïlande – position qu'il n'aurait jamais dû quitter – en grand chamboulement par lequel l'Australie quitte le coin en haut à gauche (où il cachait la Russie) pour occuper le grand vide en bas à droite (d'ailleurs son nom vient de là, d'austral, le Sud), la carte mentale de tout un chacun s'affine avec l'âge ; et l'on sort doucement de la géo-enfance, formaté par Mercator, l'auteur de la belle carte que l'on a tous en tête, avec, au centre, l'Europe et la France. Bien sûr, ensuite, il y a quelques ajustements : on fait une place au Brunei, pays dont on n'avait jamais ouï dire, au milieu de la Malaisie. Mais ce ne sont plus que des détails. On prend conscience après coup que la Colombie vient du nom de feu Christophe Colomb, que la Bolivie a été appelée ainsi en hommage au *libertador* Simón Bolívar, et l'on commence doucement à positionner les pays en *-stan* les uns par rapport aux autres.

Souvenez-vous de votre carte mentale de l'époque où vous étiez enfant. Souvenez-vous de vos pires erreurs, de vos inversions les plus cocasses : n'était-ce pas le paradis alors ? Ce qui forge notre idée sur tel peuple, tel pays, tel continent, c'est l'ensemble des histoires, des lectures, des images ou des musiques, voire des mets auxquels on a eu accès. La spatialité est totalement absente de cette formation-là, de même un peu que la réalité...

Car revenons au fleuve Amour. Grâce aux contes populaires des tribus nanaïes et oudéguées racontées par Naguichkine, ce magicien conteur, j'ai vécu pendant quelques nuits à une période révolue que recherchent tous les consternés de la modernité dans leur quête de culture authentique : les initiés du chamanisme et les Japonais qui tentent de retrouver leurs racines chez les peuples premiers.

Vous auriez pu naître au milieu des forêts, au centre d'une géographie faite de montagnes, de demeures de dieux ou de démons. Et on ne vous aurait jamais démenti. Voilà pourquoi je crois pouvoir formuler que l'objet de la géo-enfance est l'étude de l'inconnu enchanté et que cela mérite une chaire à l'université.

Je n'avais aucune idée de l'impasse impériale qu'était l'Oussouri du Sud, j'ignorais Przhevalski, Muraviev-Amursky, Arseniev et les autres, je me fichais des dates, des chiffres et des noms, je voyais des princesses, des tigres, des chasseurs, des Cosaques, des immensités, des forêts obscures, des parfums d'Asie et des cœurs purs. Je savais la vie des hommes des bois, la douceur des isbas et la glace des rivières.

J'ignorais tout de ce que l'on nomme l'Extrême-Orient russe : sa géographie, les traités, les guerres ou l'import de voitures japonaises. Ce n'était pas dans les contes, et jamais je n'aurais pu imaginer comme Cendrars :

J'ai vu

*J'ai vu les trains silencieux les trains noirs qui revenaient
de l'Extrême-Orient et qui passaient en fantôme*

*Et mon œil, comme le fanal d'arrière, court encore
derrière ses trains*

À Talga 100 000 blessés agonisaient faute de soins

J'ai visité les hôpitaux de Krasnoïarsk

Et à Khilok nous avons croisé un long convoi de soldats fous

J'ai vu dans les lazarets les plaies béantes les blessures qui saignaient à pleines orgues

Et les membres amputés dansaient autour ou s'envolaient dans l'air rauque

*L'incendie était sur toutes les faces dans tous les cœurs
Des doigts idiots tambourinaient sur toutes les vitres
Et sous la pression de la peur les regards crevaient
comme des abcès*

Dans toutes les gares on brûlait tous les wagons

Et j'ai vu

J'ai vu des trains de soixante locomotives qui s'enfuyaient à toute vapeur pourchassés par les horizons en rut et des bandes de corbeaux qui s'envolaient désespérément après

Disparaître

Dans la direction de Port-Arthur¹

1. « Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France » tirée du recueil *Du Monde entier* (Éditions des Hommes nouveaux, Paris, 1913). Cendrars n'a jamais effectué ce voyage.

CONFESSIONS GÉOGRAPHIQUES

Vous demanderez à n'importe quel passant de Châtelet-Halles : Vladivostok ; s'il ose le situer, c'est forcément au nord. Vous répéterez l'opération dans les nœuds métropolitains de Londres et de Berlin, puis dans toutes les capitales occidentales : Vladivostok sera toujours perché en haut des cartes. À condition bien sûr que les gens connaissent. C'est valable pour l'Europe, lointaine, depuis laquelle l'Orient se confond avec les latitudes septentrionales. Ce qui vous étonnera – mais le serez-vous vraiment ? – c'est que vous obtiendrez sans doute une réponse identique à Séoul et à Pékin, sans parler de Sydney ou de Jakarta.

C'est pour cela que j'ai moins de honte à faire mes confessions géographiques, l'aveu de mon raté latitudinal.

Tout est une question d'ignorance et de son pendant, le manque de curiosité. Des milliers d'utilisateurs du métro guidés à l'aveuglette ne mettent le nez dehors qu'à certaines stations, sans qu'en surface ils sachent les relier, ou bien seulement les jours de grève.

Combien sont-ils ceux qui sont intéressés par notre monde ? On habite tout près de Paris, en banlieue, dans l'immense anneau qui assiège la capitale tyrannique de notre beau pays. On y grandit comme tout le monde, l'horizon

s'ouvre sur la capitale à dix-huit ans dans la logique de la carte scolaire, on explore le réseau qui permet à un banlieusard de rejoindre le centre puis de le quitter. On commence à connecter les lieux dont on savait les noms, la carte mentale se rapproche progressivement de la carte, la vraie, comme un budget prévisionnel du bilan annuel. Est-ce que cela vous fait rêver ?

Si oui, c'est très fugace. Tout s'éclaire au travers de l'enfance, la géographie se révèle puis elle illumine. Le désenchantement est forcément jouissif. C'est la période où l'on consomme, les premiers instants. Ce qui suivra n'aura jamais autant de saveur. Avouez, c'était mieux quand vous pensiez à elle, allongé sur votre lit, imaginant ses formes, essayant de percer ses secrets en pensée, fantasmant sur vos découvertes. En géographie comme en amour il faudrait laisser planer le mystère, le blanc sur la carte, un peu plus longtemps. Chers voyageurs, soyez chastes !

La banlieue, cette bague désargentée qui orne un joyau ; combien sommes-nous à être nés près de la plus belle ville du monde ? Je mis tant de temps à m'en apercevoir que lorsque vint la lumière, j'en étais déjà lassé. Vivre en un lieu, c'est souffler sur le château de cartes de l'imagination. Je n'ai jamais rêvé de ma ville que loin d'elle, très loin d'elle. Après que j'ai enfin désenchanté le reste du monde.

Parce que j'avoue. J'avoue, je ne savais pas qu'on parlait français au Québec avant d'aller y étudier à vingt et un ans. J'avoue, je n'avais pas imaginé la Centrafrique au centre de l'Afrique. Je reconnais que dans mon esprit la Guyane baignait ses plages dans le Pacifique, que Boston, New York, Philadelphie, Washington étaient sur la côte ouest.

J'avoue, je ne savais toujours pas à vingt-trois ans où se trouvaient Vladivostok, ni le fleuve Amour ni l'Oussouri.

Et comme vous, je croyais que les tigres de Sibérie étaient blancs. Nous voilà sur un pied d'égalité.

Je me rappelle mon enfance par bribes. C'est de toute sa vie qu'on se souvient comme d'un tour du monde en avion : de longs vols lénifiants et de brillantes escales. Un archipel de moments forts et de réminiscences lumineuses dans les dédales de la mémoire. N'est-ce pas non plus ainsi que nous construisons l'histoire ? Comme une ligne de métro ? De longs silences ponctués de dates fortes et de stations symboliques ?

Pour moi ce furent les contes du fleuve Amour, le halo des hautes terres andines, la clarté des cieux au Tibet, ensuite la ligne a plongé dans un long tunnel (période sombre), puis la résurrection dans un froid sibérien.

La vie est faite de couleurs et de lumières. Il y a des gens pour faire des dépressions l'hiver et aller se réconforter sous des lampes, il y a ceux qui préfèrent le rouge et le jaune ; mon monde était bleu – bleu foncé, bleu pâle et opale, blanc bleuté, vert aux frontières du bleu. Il faisait froid dans mon monde mais ce n'était pas le plus important. Le principal, c'était que tout soit feutré. Comme quand, petit, j'essayais de m'endormir avec des coussins appuyés sur mes deux oreilles. Quels que soient les décibels, l'important était que le son soit étouffé, lointain.

Visuellement, cela donnerait du flou. Flous les horizons où ciels et terres se rejoignent. Floues les formes qui se confondent au loin. C'était un paysage délavé. Tout paraissait profond.

Curieusement, mon monde n'était fait que de lointains. Comme si le proche n'avait jamais existé ou fut sans importance aucune. J'avais une notion de l'Est et du Nord (c'était à droite, et en haut à droite) et d'un grand Sud,

tellement moins attirant, parce que jaune, marron, noir ébène, couleur de boue desséchée.

J'avais d'ailleurs divisé l'univers en deux parties : le monde bleu et le monde ocre. Le premier était sans fin, avec des couleurs froides et des formes douces. Le second, c'étaient des arbres sur des terres brûlées, des bêtes sauvages et des herbes jaunes. Le monde bleu était vertigineux, j'étais aspiré par ses horizons abyssaux.

Ce n'est pas parce que j'ai enregistré du regard à coup de grandes contemplations de mon planisphère le fond de carte de Mercator et certaines de ses options géopolitiques ou topographiques que j'ai rangé dans les malles de l'enfance ma carte des lointains mystérieux. Y a-t-il vraiment des voyageurs, aussi renseignés soient-ils, pour ne pas avoir conservé quelques-unes de leurs illusions ? Un petit morceau de leur monde enchanté ? Un fragment d'ignorance, fût-elle volontaire ?

J'ai toujours interverti Haïti et Tahiti (monde ocre) et je confonds toujours les trois V : Valparaíso, Vancouver, Vladivostok (monde bleu). Non pas à cause de la mer, mais par la magie des hautes latitudes. Ces trois V-là, ils étaient loin, très loin, au bout de la Terre.

J'avoue, je croyais qu'à Vladivostok les paysages enneigés se confondaient avec la mer gelée dans un spectacle infini de blancheur. Vladivostok, c'était et ce n'était pas la fin du monde car la côte était prolongée par les eaux prises. J'ai vu, dans mes lubies, les bourrasques incessantes qui balayaient la ville et la végétation rase partout. J'avais admis une cité perchée dans les latitudes septentrionales de la carte et du globe, une ville du froid, quelque part en face de l'Alaska à 65° N. Non : en face de rien de connu, nulle part.

Vladivostok, c'était l'ultime rivage aux confins de la Terre et de l'univers. Au-delà ? Une voûte abyssale qui

vous emportait au moindre regard vers des espaces inconnus comme une sirène polaire. C'était l'éclat de la lune sur les étendues immaculées dans la nuit éternelle, des reflets pâles sur un monde feutré. C'était ma chambre, une lueur vacillante et mes rideaux bleus encadrant un ciel étoilé par un soir d'hiver. Vladivostok, c'était la plénitude des extrêmes, la douceur des brises glacées, un livre ouvert.